

Voici les dernières nouvelles que nous apporte la *Démocratie franc-comtoise*, sur les inondations à Besançon :

*Journée de jeudi.* — Toute la partie basse de la ville est sous les eaux. Nous allons essayer de tracer la ligne de démarcation atteinte par la crue dans la journée d'hier.

La passerelle du quai de Strasbourg, à son extrémité opposée à la ville, débouche dans une mare de quarante à cinquante centimètres de profondeur. La succursale du restaurant Colomat est entourée d'eau. La maisonnette dans laquelle se trouve la pompe élévatoire, est baignée à une hauteur de un mètre. Inutile d'ajouter que la machine ne fonctionne plus, ce qui, entre parenthèses, donne quelques inquiétudes au sujet de l'alimentation de la ville.

Des voitures et des bateaux font la navette entre la passerelle et le chemin de la gare. De nombreux curieux font cette petite traversée.

Sur la place Labourey, l'eau dépasse les peupliers placés en face l'école d'horlogerie. La rue des Boucheries, les restaurants et magasins situés du côté du quai sont envahis par l'eau. On déménage à la hâte les mobiliers par les fenêtres basses donnant sur le quai.

La place Paris, les rues de Glères, de l'Abreuvoir, Mayet, la rue Projetée, la rue Neuve-Saint-Pierre, jusqu'à hauteur de l'hôtel de l'Europe, encore indemne, le Clos-Saint-Amour, la partie de la rue Proudhon comprise entre le restaurant Cottez et la brasserie Brelin, la rue du Clos-Saint-Paul, les casernes Saint-Pierre et Saint-Paul, le grand jardin situé à droite de la rue Proudhon, toute cette partie est envahie. L'immense cour de la caserne St-Paul, où sont logés le 60<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup> d'artillerie est un lac. Des appontements établis de la porte d'entrée à la porte des bâtiments, permettent aux hommes de communiquer avec la ville.

A la caserne Saint-Pierre et à la Manutention, les communications ont eu lieu au moyen de radeaux.

Disons à ce sujet que les locaux et les fours de la Manutention ayant été envahis, la distribution de pain aux troupes n'a pu s'effectuer complètement. On a obvié du mieux possible à ce désagrément, qui va se perpétuer pendant quelques jours encore.

Les rues Poitune, basse du Lycée, des Bains du Pontot, ne sont pas mieux partagées que la rue de Glères. Les habitants communiquent au moyen d'échaffaudages improvisés, de ponts formés d'une simple planche.

A Tarragnoz, la route est envahie, les communications sont interceptées. L'omnibus de Beure a dû cesser son service.

Depuis le matin, les traverses, les madriers et les débris de toutes sortes s'accumulent, avec un fracas effrayant, contre la pile centrale du pont de Battant. Chaque groupe de traverses qui heurte l'amoncellement déjà formé produit un bruit analogue à la détonation d'une pièce d'artillerie. A un moment donné, l'accumulation grossissant, a inspiré quelques craintes. A une heure, l'ordre était transmis de faire évacuer le pont, encombré d'une foule curieuse, et d'interdire la circulation. Un piquet de cavaliers du train de l'artillerie barrait les deux extrémités du pont, pendant que des agents de police maintenaient la foule.

*9 h. 1/2 du soir.* — L'eau monte toujours. Les dépêches affichées à la Mairie font connaître la marche ascensionnelle de la crue. Sur le pont de Battant, les travailleurs de l'arsenal continuent de retirer avec des harpons et des cordes les bois accumulés contre la pile du milieu.

Des soldats et des prolonges du train parcourent la partie inondée, afin d'aider aux déménagements.

Dans la partie basse de la rue Neuve-Saint-Pierre, les chevaux enfoncent jusqu'au poitrail. L'eau arrive jusqu'au magasin de M. Pierrecy. Des soldats de la ligne transportent sur leurs épaules les voyageurs de l'hôtel de l'Europe. Nous voyons déménager de la sorte une demoiselle et une grosse dame, qui paraît peser lourdement sur les épaules du fantassin.